

© Alexandre Roche, *Elle me fait sourire*, 2004.



La différence, cette inconnue...

Le symbole de la différence est-il le contraire de celui de l'égalité ?
Une équation poétique pour dépasser cette contradiction.

RENAUD EGO*

Je n'ai pas très envie de parler de ce que je connais, je trouve plus stimulant de parler de ce que je ne connais pas. C'est ainsi que je peux faire l'expérience de la différence, de l'une des différences en quoi je consiste. Je suis un peu comme Farouk Mardam-Bey, le mot « différence » me fait mal¹. Car si je peux entendre en lui l'orée philosophique qui en tout Autre me dévoile le visage qui en retour me certifie dans mon corps et dans mon nom, je suis bien obligé d'être également attentif aux usages linguistiques dominants qui font de la différence la source de pratiques politiques de l'exclusion. Telle est d'ailleurs l'essence tragique du nom propre – ici *le* Tchétchène, là *le* Ouïgour, etc. –, toujours susceptible de voir la singularité qu'il enveloppe être retournée comme un gant, brandie en pleine lumière et exclue. Du même à l'étranger, il n'y a qu'un pas, et c'est trop souvent celui qui est franchi à l'énoncé du mot « différence ».

¹ Voir page 15.

Ecrire consiste à travailler avec les mots et à être travaillé par eux. Or s'il s'agit d'un métier, j'ai appris qu'il consiste pour l'essentiel à ne jamais laisser les mots être réduits à leur prétendue « substance », comme si c'était une matière stable. Aucun « substantif » (mais ce serait vrai d'autres unités lexicales, adjectifs ou verbes) ne possède un territoire fermé que son enveloppe vocale enserrerait derrière une sorte de clôture barbelée. Il y a là une dangereuse illusion dont les démagogues se servent en experts de l'abus de langage, et qui finit toujours par identifier un mot à une chose ou à une signification donnée une fois pour toutes. Emasculé de son pouvoir génératif, il devient alors la petite propriété domestique de celui qui l'a ainsi ficelé à son usage. C'est pourquoi – et je le dis avec force – notre responsabilité à l'égard des mots tient précisément à notre capacité à ne pas laisser se figer leur esprit en une matière telle qu'aucun air et, avec lui, aucun « sens » possible non encore ébruité ne circuleraient plus. Etre responsable (répondre *du* langage) consiste à exalter en eux « l'être spirituel » que désigne en vrai l'idée de substance – un être qui n'est jamais totalement saisissable, parce qu'il conserve une forme vivante, sauf à ce qu'on en abuse ou, au contraire, qu'on cesse d'en avoir l'usage. Ainsi, comme des plâtriers, nous faut-il les baratter sans cesse, les livrer au jeu amoureux des bouches qui, les chargeant de leur souffle, y insufflent leur propre vie sauvage. Il en va de notre liberté, individuelle et collective. Et la littérature en est un peu la garante. Je vois d'ailleurs dans la polysémie de tant de mots quelque chose comme le secret mécanisme horloger dont la langue a doué ses unités essentielles, de façon à leur garantir de ne jamais être réduites à une quelconque univocité, et à nous permettre d'échapper à tout enfermement que l'on tenterait de justifier par l'usage dévoyé qui serait fait d'elles².

² Note du 11 octobre 2004 : je réalise combien cette idée ébruite la trace que laissa en moi le concept de « différance » et, au-delà, la parole de Jacques Derrida, que je salue à l'instant où il n'est plus. (NDA.)

J'avais dit vouloir parler de ce que je ne connais pas. Il est temps d'assumer ce risque avancé de façon péremptoire. Je vais donc m'aventurer du côté des mathématiques et poursuivre ainsi l'intuition de Michelangelo Pistoletto, lui qui nous a montré, à travers ses « tableaux-miroirs », combien la division et la multiplication étaient l'avant et le revers d'un même principe – un principe qui désigne dans l'image et son reflet la source d'une forme dialoguée de l'infinitude. Je partirai d'un constat : dans le langage mathématique, le

Qu'on se demande un instant ce qu'induit cette contradiction logique de l'égalité et de la différence, et c'est toute la fiction sur laquelle reposent les sociétés politiques modernes qui est ainsi balayée.

symbole de la différence est le contraire de celui de l'égalité. C'en est même la négation : si l'égalité a pour signe =, la différence, elle, en possède un qui en est l'exacte rature : ≠. Ainsi les mathématiques posent-elles, le plus tranquillement du monde, qu'il n'y a pas de possibilité logique d'égalité des différences. Et leur prétention à une vérité, revendiquée à travers un langage universellement partagé, devrait nous faire accepter sans sourciller un symbole venant dangereusement sanctifier l'inégalité désormais implicitement contenue dans l'idée de différence ? Qu'on se demande un instant

ce qu'induit cette contradiction logique de l'égalité et de la différence, et c'est toute la fiction sur laquelle reposent les sociétés politiques modernes qui est ainsi balayée. Alors, si notre pouvoir consiste précisément à «décoloniser l'imaginaire», commençons donc par cette opposition et donnons à la différence un symbole qui sera du même coup attentif à ce qu'il y a de plus irréductible en elle; je veux parler de l'inconnu.

Je m'explique : je vais commencer par ôter cette barre qui, dans le symbole de la différence, nie et défigure l'idée de l'égalité dont elle est (les mathématiques en ont l'intuition) la parente. Je peux faire de cette biffure une virgule ou m'en débarrasser. Il me reste deux lignes parallèles, autrement dit des lignes qui ne se croisent jamais. Or je sais également que, selon les lois de la perspective, elles finissent toujours par se rejoindre. Je peux ne voir là qu'une illusion d'optique, ou je peux aussi décider que cette perspective est précisément la figure d'un «projet», c'est-à-dire d'un espace ouvert au cheminement de la pensée par l'idée de différence, comme le ferait d'ailleurs toute autre idée. Dès lors que ces lignes, se prolongeant, finissent par se toucher, puis se croiser, je peux les laisser continuer, dessiner une croix et devenir ainsi le symbole de l'inconnu : X. J'ai alors dépassé la contradiction entre la différence et l'égalité pour les réarticuler autour de ce qui, dans leur formalisation mathématique, les distingue : un point d'intersection. Inscrire dans le symbole de la différence un point d'intersection, c'est signifier que la différence est ce qui réunit, parce que, en effet, c'est en même temps ce qui est universellement partagé. La singularité n'est-elle pas la condition universelle de toute chose? Et chaque chose n'est-elle pas singulière en vertu de cette différence qui, dans sa forme, lui est propre, mais qui, dans son essence partagée, ne l'est pas?

La différence est bien le point d'intersection qui permet l'égalité, ce point où la rencontre se fait grâce à quelque chose qui, inconnu, ne peut être donné, mais n'en est pas moins la condition de la jonction et de l'échange³. Deux clones n'échangent rien! Et puis, la belle affaire que d'écrire : « $4 + 3 = 5 + -2$ »! C'est le propre de la quantité que d'être mesurable. Mais poser «Paul = Jacques», alors que Paul et Jacques sont des êtres de qualité distincte, voilà qui est beaucoup plus mystérieux. Ce mystère est celui d'une décision humaine, librement énoncée, fondée sur une reconnaissance de la dissemblance. Il révèle en même temps le savoir spécifique qui s'y augure, celui des images et de ce pouvoir d'essence analogique qu'on dit «imaginaire» sans lequel nous n'envisagerions jamais rien et demeurerions sourds à ces énoncés d'une logique inconnue, comme celui que me propose Pétrarque : «*Soleil, mon seul amour est cette feuille verte/qu'avant moi tu aimas*»; ou cet autre : «*La cassure de la brique creuse sourit à la chaux vive*», que m'offre André Breton, lui qui célébra, dans «L'Union libre», le pouvoir imagier du langage comme la vitalité parfaite de l'amour.

«Aimer les différences», c'est affirmer envers et contre tout notre liberté, celle dont nous a dotée la pensée capable de créer ce sens sans précédent que toute œuvre véritable réalise. C'est absurde et ce n'est pas absurde.

3 Telle est d'ailleurs l'intuition remarquable contenue dans ces vers de l'ami et poète Tomas Tranströmer, si profonds qu'il m'aura fallu dix ans pour les entendre : «*Nous entrons dans le tourbillon humain, on nous bouscule aimablement, doux contrôles, tout le monde parle avec ardeur cette langue étrangère. "Personne n'est une île." Nous gagnons en force grâce à eux, mais aussi grâce à nous-mêmes. A ce qu'en nous les autres ne peuvent voir. A ce qui ne peut que se rejoindre.*» «Funchal», dans le recueil *Baltiques, Œuvres complètes*, 1954-2004, traduit du suédois par Jacques Outin, «Poésie», Gallimard, 2004. (NDA.)